Jusqu'aux Pierres Blanches

(laissons le cerveau se reposer un peu !)

Les Pierres blanches

Il fait beau, le ciel est calme, d'un bleu qu'une légère brume de chaleur estompe...

Les vents furieux sont restés au dépôt ; ils ont délégué leur pouvoir à une gentille brise qui tente de rafraîchir la chaleur de midi.

L'adorable peluche blanche à quatre pattes qui fait office de compagne montre calmement le chemin ; c'est la traditionnelle promenade journalière.

Le printemps a cédé sa place à un nouvel été qui, avec douceur et fermeté prend ses marques pour la belle saison.

La belle saison ? Pourquoi rendre injustement les autres jalouses ? Comme dit la chanson « elles sont toutes belles, belles, belles... »

Belles de leurs jours dans chacun desquels on peut trouver un motif de satisfaction, une réussite, une émotion, une musique, un panorama qui « vaut le voyage »...

Un panorama ?... Justement, au bas du chemin qui s'élance à l'assaut du mont Saint Clair, tout en bas, la rive ondule pour ne pas enserrer trop fort le bassin de Thau que certains nomment « la lagune »...

Ils n'ont qu'à demi tort : Il est bien vrai que la grande mare de Thau ressemble à une lagune, une jolie lagune d'ailleurs, si on oublie les dépôts que d'aucuns se croient autorisés à semer au sol ou au fond de l'eau et même parfois aux deux pour faire bonne mesure.

Une lagune, une lagune comme celles qu'on nomme lacs parce qu'elles ont décidé de rester dans leurs montagnes natales...

La montagne, on aurait pu, on aurait dû ne jamais la quitter en y oubliant les longues planches si joliment peintes qui glissaient sur la neige comme là-bas, au pied de la montée glissent sur les eaux bleues des oiseaux aux grandes ailes blanches.

Une lagune, oui, c'est bien une lagune mais le mot n'est pas de mes amis, je ne sais pas pourquoi je ne l'aime pas !

Au lieu de m'entraîner vers des rivages radieux où s'inclinent en prenant tranquillement de l'âge les cocotiers qui indiquent la direction du vent, pourquoi évoque-t-il pour moi une mare d'eau boueuse, aux nuances si ternes qu'on n'ose pas les nommer couleurs, aux lourds relents qui ne doivent rien aux feuilles de tiaré Tahiti qui, loin très loin, au-delà de l'horizon macèrent dans l'huile raffinée de coprah...

Monoï à la senteur enivrante qu'exhalent les vahinés !

Bassin de Thau, non, tu n'es pas une lagune, les daurades et les hippocampes le savent bien, tu est la mer, une petite mer pas toujours très sage, une miniature de mer, Morbihan occitane !

Pour le moment la petite mer scintille sans que je m'en soucie le moins du monde ; elle est là-bas, en bas, pas bien loin du départ de la pente que j'affronte sous un soleil presque au zénith.

L'autre jour l'Iphone m'a indiqué que le chemin était incliné d'environ onze degrés sur l'horizontale. J'ai alors interrogé l'omniscient Google qui, complaisamment m'a fait dire par Siri : « Ici Service Trigonométrie : Tangente onze degrés, à la louche, je vous la cède pour zéro virgule deux. Vous prenez ? ».

Pensez si j'ai pris ! Vingt pour cent, de nos jours, avec un confinement momentanément suspendu, vingt pour cent pour un raidillon pompeusement baptisé chemin de (la) croix, pas de n'importe laquelle, celle de Marcenac ; vingt pour cent, c'était une affaire à ne laisser passer sous aucun prétexte tant ils sont rares les chemins si hardiment pentus ! Il y a bien celui « de la pipe », plus étroit, plus tortueux, un vrai « casse-pipe » ... mais, sur l'autre flanc de Saint Clair donc hors compétition !

Vingt pour cent, ça courbe le grimpeur en avant de telle façon que sa tête semble haler une trop lourde charge. Le pas qui, jadis « romain » s'apparente maintenant en plaine à celui des chasseurs alpins s'est subrepticement raccourci... Le pied frappe ainsi l'asphalte plus souvent, plus lourdement...

Il faut réagir, refuser la facilité qui mène à la décrépitude, Il faut allonger le pas sans en changer la cadence...

Encore un petit effort avant la courte descente et le faux plat qui mènent aux Pierres Blanches !

Oui, mais après avoir tenté de se persuader pendant quelques mètres qu'on peut encore contrer si peu soit-il l'avancée de l'âge, on préfère stopper pour une poignée de secondes...

On ne gâche pas la moindre part de son reliquat d'énergie en faisant volte face pour contempler l'étang : On aura tout le loisir, tout le plaisir de l'admirer tout à l'heure, en redescendant vers la résidence... On sait qu'une fois de plus on en sera émerveillé... On écarquillera les yeux dans l'espoir de discerner

dans l'anse du Barrou le corps-mort auquel on amarrait « Shango », sa voile blanche... En redescendant, c'est certain...

Ce n'est pas la peine de se retourner maintenant... Maintenant il faut se remettre à « monter la côte »...

On ne va tout de même pas renoncer pour une petite « grimpette » !

On ne renonce pas, on repart prudemment, progressivement, attentif au moindre signe avant-coureur d'un de ces petits malaises qu'on sait éviter à présent.

La canne à pommeau d'argent dans la main gauche, la laisse de « Fiokla » autour du poignet droit, « Fio » à l'autre bout, on monte, sans hâte, lentement mais on monte ; c'est bien, c'est l'essentiel, on monte...

Encore un petit effort puis une courte station pour stabiliser le pouls et on détachera le chien blanc pour qu'il ait le plaisir d'arriver le premier à l'entrée de la « forêt domaniale des Pierres Blanches ».

Les Pierres Blanches... C'est là qu'un jour on a fait la connaissance de Litho... Un ami un peu particulier dont il faudra que je conte l'histoire...

En attendant, il me vient à l'esprit un rapprochement pour le moins « farfelu ». Qu'on en juge :

Pour arriver à la forêt on s'est poussé sur la canne du côté gauche et on s'est fait tirer par Fiokla du côté droit...

Pousser, tirer... En dépit de ma nullité « crasse » en anglais, cela ne peut guère passer inaperçu pour le « radioélectricien et électronicien » que j'aurais dû être : Push – Pull... Cela me rappelle quelque chose !...

Trêve de gaudrioles ! Ayant rejoint la peluche blanche je prends quelques instants de repos, des minutes durant

lesquelles les méninges relâchent leur surveillance, laissant le champ libre aux divagations...

Et puis, Debout ! Le même chemin, en sens inverse ; la tramontane qui frappait le visage a l'aller va maintenant projeter vos vestiges capillaires à l'horizontale vers le but du retour, comme une visière.

Mouvement du poignet gauche pour que l'écran de l'Apple watch s'éclaire : Avant de repartir on a contrôlé l'heure... On est « dans les temps » pour ne pas être contraint d'accélérer le pas... Le rythme cardiaque suivra donc calmement, à la cadence correspondant habituellement à la marche « normale », c'est-à-dire à une vitesse de déplacement qui semble diminuer de jour en jour, avec l'impression ressentie par le marcheur imaginant qu'il titube ou, du moins, que sa trajectoire serpente quelque peu. C'est d'ailleurs ce mouvement pseudo-ondulatoire en partie imaginaire qui justifie l'utilisation de la canne, un assez bel objet recourbé à l'ancienne, en bois d'amourette, « bois noble très lourd à l'allure distinguée et l'usage raffiné » dit Google ; la canne d'un grand-oncle retraité relativement « aisé » avant que les années de « la drôle de guerre » ne le jettent dans l'indigence.

On n'a jamais réussi à utiliser une, voire deux béquilles anglaises, quant aux cannes modernes, presque toutes refusent de s'accrocher « quelque-part » pour ne pas subir l'inévitable chute... qui pour se relever sollicite l'aide d'une colonne lombaire « souple comme un verre de lampe » comme disait Maman.

La canne reprend donc du service...

Le retour s'annonce, comme d'habitude, bien plus « relax » que la marche vers la forêt.

Au départ, dès que, ayant franchi le portail de Domitys on s'était défait du masque obligatoire à l'intérieur de la résidence (Covid 19 oblige !), il avait fallu affronter la pente sans avoir pu tenter de l'appriivoiser.

Abandonnant une horizontale rassurante, directement, sans préparation physique ni psychique il fallait aborder une « pente abrupte » sollicitant illico des muscles jambiers de plus en plus indisciplinés et de moins en moins performants.

C'est ainsi que presque chaque jour une pensée vous conduit au parking souterrain où un gentil moteur de douze cents centimètres-cube de cylindrée n'attend que vous pour délivrer les cent quinze chevaux qui amèneraient sans effort au sous-bois généralement rafraîchi par une douce brise si ce n'est par une aimable tramontane.

Souvent, très souvent on se dit que la pente est trop forte pour un rescapé d'infarctus dont il faut soigneusement ménager le cœur. On envisage sérieusement, on se promet presque de sortir la voiture « demain » et d'en profiter pour aller vérifier depuis le belvédère du sommet que les terres alentour émergent toujours en dépit du réchauffement climatique.

Nonobstant, sans attendre le lendemain on attaque la pente en synchronisant sa respiration avec un classique, « la charge » :

« La mont'ras tu la côte, feignant, la mont'ras tu la côte ?

La côte est montée, feignant est resté, il va s'faire engueuler ! ».

Et chaque matin, presque sans qu'on s'en rende compte mais en ménageant tout de même un, deux ou trois arrêts brefs, on se retrouve au sommet où on retrouve les pins d'Alep.

Alors, pendant l'ascension, on est attentif aux rythmes de ses pas et des battements de son cœur. On sent bien que la pompe qui ne travaille qu'à débit réduit est contrainte d'accélérer mais il n'y a rien d'anormal, la montre connectée

enregistre une cadence raisonnable, les petites pilules du matin font convenablement leur office, aucune douleur thoracique ne se manifeste ; » le « Natispray » peut rester au fond de la poche que par prudence il ne quitte jamais.

Si l'on estime qu'il est souhaitable de souffler un instant, rien ne s'y oppose puisqu'on a pris le soin d'ajouter une marge à l'horaire.

Alors ces précautions prises, ces attentions occupent suffisamment l'esprit pour qu'il y limite presque exclusivement son action : On a laissé le credo et la réflexion qu'il suscite au seuil de la montée...

La situation est toute différente quand on s'apprête à quitter la pinède : L'horaire est tendu mais encore relativement confortable, il comporte même une petite marge « au cas où »...

On ne se demande plus si on ira jusqu'au bout puisqu'on est contraint d'y parvenir quoi qu'il arrive...

Et d'ailleurs, les derniers décamètres du chemin sont en déclivité. Oui, c'est bien cela, « ils descendent » et les genoux préfèrent curieusement les descentes aux montées. Inhabituel, paraît-il !

Ainsi, « les choses étant ce qu'elles sont et le monde ce que nous savons » (comme l'a dit le Général) on se prend à penser à la suite de son credo personnel...